

—Elle ! elle ! disait-il.

Sa main étendue désignait Jeanne qui, la tête renversée et les yeux levés vers le ciel, paraissait en proie à une sorte d'extase.

Personne ne comprenait ; les quatre femmes se regardaient avec une expression d'ébahissement profond. Enfin Jeanne parut revenir à elle ; d'un geste à la fois impérieux et caressant, elle écarta celles qui l'entouraient et fit signe à Lo Caër de s'approcher plus près d'elle.

Les quatre femmes, obéissant à une influence dont évidemment elles ne se rendaient pas compte, reculèrent. Jeanne se pencha vers Lo Caër.

—Où sont-elles ? demanda-t-elle à voix basse.

—En sûreté, répondit le paysan ; et Mariic m'a dit de vous remettre ce billet, mademoiselle.

En parlant ainsi, le Caër faisait glisser un petit papier qu'il prit dans la manche de sa veste, et il le tendit à la jeune fille. Celle-ci poussa une sorte de gémissement sourd, prit le papier et l'ouvrit d'une main tremblante. Tout à coup elle devint d'une pâleur telle que Catherine, effrayée, s'élança vers le lit.

En cet instant, le cri de la chouette retentit dans la campagne ; puis des détonations rapides lui succédèrent et tout se tut.

Les femmes demeuraient muettes et effrayées. Le Caër s'était redressé vivement en prêtant une oreille attentive. Jeanne fit un effort et repoussa Catherine qui cherchait à la retenir.

—Laisse-moi, laisse-moi, dit-elle ; il faut que j'aïlle... il faut que je sorte... N'as-tu pas entendu ? il va mourir ; il va... Je...

Catherine posa vivement la main sur la bouche de Jeanne ; la porte venait de s'ouvrir. Yvanec entra dans la salle ; mais s'arrêtant aussitôt et posant son fusil dans un angle :

Catherine, dit-il, viens avec moi.

Catherine hésita, cependant elle fit un pas en avant ; mais elle se retourna vivement vers le lit de Jeanne.

La jeune fille était renversée, le corps en arrière, les yeux fermés, les mains contractées, les doigts crispés. Elle venait de s'évanouir.

Yvanec avait laissé la porte ouverte.

—Viens, Catherine ! répéta-t-il.

Et il quitta la salle ; Catherine le suivit. Dorothee les regarda sortir en joignant les mains.

—Ah ! saint Eloi et saint Pacôme ! dit-elle, que se passet-il donc ici ? Et moi qui devais retourner demain à Telgruc. Ah ! pour ça non, par exemple, je reste !

IV

LA LETTRE.

Quand Yvanec et Catherine furent dans la cour, le fermier entraîna sa fille vers la grange. Catherine obéit, se laissant conduire sans prononcer une parole, sans oser évidemment formuler une interrogation.

—Fille, dit le fermier d'un ton grave, où est la lettre que Pierre le Gury a rapportée de Tréhu ?

Catherine tressaillit sans répondre.

—Cette lettre qu'il a trouvée près de ce cadavre ? continua le vieillard.

Catherine ne répondit pas encore.

—Eh bien ! cette lettre ? dit encore Yvanec avec impatience.

—Père... balbutia la jeune fille.

—Où est-elle ? Réponds donc !

—Père, faut-il donc braver vos ordres ? Vous m'avez défendu, quoi qu'il arrive, de ne jamais vous parler de cette lettre.

—Maintenant, je te l'ordonne.

—J'ai juré.

—Je te délève de ton serment, car ce serment tu l'as fait sur mon ordre.

—Mon père !

—Cette lettre, Catherine, où est-elle ?

L'intonation avec laquelle furent formulées ces paroles était tellement impérieuse, et décelait si bien une colère terrible mal contenue et prête à éclater, que Catherine baissa le front en poussant un soupir.

Entr'ouvrant son justin, elle détacha, sous un pli de l'étoffe, un carré de papier qu'elle présenta à Yvanec. Celui-ci le prit, et, faisant signe encore à sa fille de le suivre, il longea le bâtiment des communs et atteignit un hangar sous lequel s'ouvrait une porte basse communiquant, par trois marches s'enfonçant dans le sol, avec l'un de ces caveaux-celiers si communs en Normandie et en Bretagne.

Yvanec prit une lanterne placée dans un coin, l'alluma, ouvrit la porte du caveau et dit à Catherine d'y descendre.

Quand tous deux furent dans ce sous-sol encombré d'énormes tonneaux, le fermier posa sa lanterne sur l'un d'eux et se tourna vers sa fille :

—Lis ! dit-il.

Un changement s'était opéré dans l'expression de physionomie de la jeune fille ; ses traits étaient altérés, son teint décomposé, ses lèvres blanches, ses mains frissonnantes... Elle ne parut pas avoir entendu l'ordre donné par Yvanec.

—Lis donc ! reprit celui-ci.

Catherine soupira. Le vieillard ouvrit le papier qu'il tenait et le présenta à sa fille en ayant soin de disposer la lanterne pour que les rayons tombassent sur le papier.

—Je t'écoute ! reprit-il.

Catherine releva lentement la tête, puis, d'une voix brisée, elle commença sa lecture, s'arrêtant à chaque ligne et semblant à toute minute être sur le point de refuser de continuer.

Voici ce que contenait cette missive dont le papier froissé, jauni, et l'encre passée, attestaient l'ancienneté :

— Lorsque vous recevrez cette lettre, ou je serai mort ou j'aurai quitté la France et même l'Europe pour n'y jamais revenir ; dans tous les cas, je n'existerai plus pour vous... "

Catherine s'arrêta pour essuyer les larmes qui mouillaient son visage et obscurcissaient ses regards.

—Continue ! dit Yvanec.

La jeune fille reprit :

— Dieu m'est témoin que je n'emporte avec moi ni souvenir de ce qu'il faut que j'oublie, ni espoir de vengeance pour l'avenir... Il est une heure que j'ai rayée de ma vie ; elle n'existe plus, elle n'a jamais sonné.

— Je pars l'âme déchirée, mais la conscience pure. On a dit que j'ai trahi une cause que je n'ai jamais voulu servir, on a menti. Je n'ai jamais trahi, et ceux-là même qui m'ont accusé le savent bien, mais il fallait une victime et le hasard a fait tomber le choix sur moi !

— Que Dieu pardonne comme je pardonne et qu'il m'accorde bientôt le calme et le repos éternels !... "

Catherine s'était arrêtée de nouveau, ne pouvant continuer ; l'émotion la gagnait si violemment que les paroles ne sortaient plus de ses lèvres. Un long silence régna dans le caveau.

Yvanec, cette fois, ne pressa pas sa fille de poursuivre sa lecture : il paraissait absorbé dans un flot de pensées tumultueuses, telles qu'il n'avait plus conscience de la situation présente.

Catherine contenait ses larmes : se détournant avec un mouvement furtif, elle porta la lettre à ses lèvres et elle baisa l'écriture avec une expression d'amour et de douleur impossible à rendre.

—La date de cette lettre ? demanda encore Yvanec.

—Décembre 1793, répondit Catherine.

—Oui, reprit Yvanec en secouant la tête et en répondant évidemment à ses pensées. Il y a six ans...

Puis après un nouveau silence beaucoup plus long que le premier :

—Faut-il donc croire ce que Jeanne a dit ? reprit-il.

V

LE GOUVERNEUR DE DANQU.

Rien ne manquait au côté poétique de la Bretagne ; elle a